

## Prédication 3 mars 2024

Frères et sœurs,

Voici un passage de l'évangile qui a donné lieu à beaucoup de discussions. Ce récit serait la démonstration même de ce que pourrait être une sainte colère, une colère justifiée, une colère juste donc.

Mais une colère, toute sainte et juste soit-elle excuse-t-elle l'usage de la violence ? Voilà encore une question qui a fait couler beaucoup d'encre et qui a produit des interprétations opposées, et des actes décidés, en conséquence ... ou au contraire à des abstention d'actions...

La participation du pasteur Dietrich Bonhoeffer à un complot visant à assassiner Hitler est – ce la manifestation d'une juste colère ? Ou pas ? Y - -t-il une réponse unique sur le point de savoir s'il avait raison ou pas ? Sans doute pas. Et il a payé de sa vie son choix. Sans perdre sa foi.

Sainte colère donc ? Mais, dans notre texte, est-il justement question de colère ? Le mot n'apparaît nulle part.

Bien sûr, me direz-vous, Jésus s'arme de cordes pour en faire des fouets qu'il utilise pour chasser marchands et bêtes du parvis où se tenaient les étals de vente des animaux destinés aux sacrifices. Geste violent donc envers des gens qui ne s'y attendaient pas !

Oui, mais ... littéralement, la phrase concernée donne ceci : *tous il chassa hors du temple, les deux, les moutons et les bovins, et les changeurs il dispersa les pièces, et les tables il renversa ...*

On peut donc tout à fait entendre que ce sont les bêtes qu'il chasse à coup de fouet (et il n'est pas besoin d'être en colère pour cela), quant aux changeurs, c'est leur matériel qui est renversé.

Le résultat de la traduction découle, comme souvent, de l'imaginaire du traducteur. De sa compréhension de ce que pourrait être une juste colère.

En colère ou non, quoi qu'il en soit, Jésus pose là un geste prophétique, alors même qu'il est, chez Jean, tout au début de son ministère. C'est donc, d'abord et avant tout, un acte symbolique qui fonde son ministère.

Il vient à Jérusalem pour le pèlerinage annuel, de tout bon Juif pieux, à un moment où, selon les auteurs de l'époque, il pouvait y avoir plusieurs millions de pèlerins et jusqu'à 600 000 agneaux sacrifiés.

Et Jésus vient mettre la pagaille dans tout cela. Il disperse les troupeaux. On imagine l'enjeu économique que cela représente pour le clergé du Temple !

Ce deuxième signe que pose Jésus chez Jean (le 1<sup>er</sup> étant le changement de l'eau en vin aux noces de Cana), est donc une remise en cause radicale de la commercialisation du religieux.

Comme l'écrivait un de mes collègues, Jean-Charles Tenreiro, dans un « Paroles pour tous » il y a quelques années : ce jour-là c'est « *jour de fouette* » au Temple de Jérusalem !

Nous nous trouvons donc un signe posé, de manière éclatante, mais sa lecture dépend du regard que nous posons sur lui.

Si nous sommes du côté du clergé lié au Temple, il est bien évident que ce qui se passe ici est de l'ordre du sacrilège, du blasphème ... si on laisse volontairement de côté l'aspect économique de l'événement, et le manque à gagner que cela a dû induire.

Accordons – leur le bénéfice du doute et imaginons qu'ils perçoivent cela uniquement sous l'angle spirituel de la remise en cause des sacrifices prescrits par la Loi. Blasphème donc.

Si nous tentons de nous placer dans la perspective de Jésus, nous pouvons comprendre qu'il cherche là à expulser, purement et simplement, ce qui permet le commerce du sacré, et ainsi, de déplacer le cœur de la rencontre entre l'humain et Dieu. De même que l'eau des ablutions rituelles devient le vin (et un bon vin !) de la fête.

Il donne à voir et comprendre, de manière imagée et provocatrice, ce que doit être pour lui cette rencontre : gratuite et authentique, spontanée et non ritualisée par d'autres.

Ce n'est pas par hasard que Jésus place son coup d'éclat au moment de la fête de la Pâque juive : outre le fait que, comme nous l'avons dit, l'affluence est énorme à cette occasion, il nous faut revenir à la signification de cette fête pour les Juifs, qui commémorent ce jour-là la libération d'Égypte pour leur peuple.

Or, symboliquement, voilà Jésus qui renverse et met à bas les tractations commerciales en usage pour libérer le pécheur selon un tarif prescrit au préalable par la Loi.

Jésus, pourrait-on dire, remet Dieu au cœur du Temple. Ce faisant, il va tout à fait dans le sens de ce que le prophète Esaïe préconisait lui aussi de la part de Dieu : *Voici le jeûne auquel je prends plaisir: Détache les chaînes de la méchanceté, Dénoue les liens de la servitude, Renvoie libres les opprimés, Et que l'on rompe toute espèce de joug.*

Il n'y a pas de demi-mesure chez Jésus. C'est à un changement radical qu'il appelle ses contemporains.

C'est à un changement du même ordre qu'il nous appelle nous aussi : nous avons nous aussi à tenter d'expulser de notre fonctionnement religieux toute médiation facile et gratifiante.

Il ne doit pas, pour lui, y avoir d'intermédiaire (et encore moins tarifé !) entre Dieu et les croyants.

De même les tous derniers versets de notre passage nous montrent que de nombreuses personnes semblent s'être converties, à la vue des signes (ce qui est le mot que Jean utilise pour décrire les miracles) que produit Jésus.

De la même manière que Jésus rejette une foi qui se baserait sur une compréhension commerciale, de type donnant-donnant, entre Dieu et les humains, il se méfie d'une foi qui ne reposerait que sur le miraculeux.

Jésus nous invite donc à nous armer, nous aussi de cordes pour faire un ménage, vigoureux, dans notre manière de comprendre notre relation à Dieu, au Christ.

En particulier, nous avons à examiner notre tendance à concevoir notre relation à Dieu et au Christ en termes de comptabilité, de bons et de mauvais points, d'obligations gratifiantes et méritoires.

Nous devons aussi mesurer la pertinence de tous ces rituels que peut-être nous maintenons, non pas seulement parce qu'ils nous aident à entretenir notre proximité avec Dieu ... ce qui, en soi ne serait pas une mauvaise chose, mais ceux que l'on ferait parce que : « c'est comme ça qu'il faut faire », parce que c'est seulement si on s'y tient que Dieu nous aime ou toute autre raison qui ôterait la spontanéité ou la gratuité de la rencontre.

Nous avons à entendre toujours et partout la parole de Dieu dans ce qu'elle a de plus libérateur, pour nous et pour les autres. Nous avons à en témoigner, dans nos paroles, nos actes, nos engagements.

Certes il y faut du courage, il y faut surtout beaucoup d'espérance dans la possibilité de changement, en nous, chez l'autre, et pour le monde.

Saint Augustin disait que l'espérance a deux enfants très beaux : le courage et la colère. Ce jour-là à Jérusalem, Jésus a témoigné des deux, donnant corps à son espérance. Espérance de libération pour le peuple d'Israël, et au-delà espérance de salut pour le monde.

Voilà comment s'est ouvert le ministère de Jésus, à grands coups cinglants contre tout ce qui limite l'accès direct à Dieu.

C'est ce courage-là dont nous devons nous aussi témoigner, en repérant les blocages, qui sont certainement d'un autre ordre, qui de nous jours, entravent la relation intime et confiante avec ce Dieu qui veut le salut pour le monde.

Nous avons été appelés pour cela.

Et Jésus nous en montre le chemin. Amen